

revue de danse

BALL ROOM

N° 13, MARS
– MAI 2017

OLIVIER DUBOIS
ARTISTE ASSOCIÉ

AU TRAVAIL, LA DANSE !

*Enquête sur une œuvre
et autour du Ballet du Nord*

Et aussi:

De Genève à Lausanne

VOYAGE EN SUISSE

Médiation

DE NOUVEAUX OUTILS POUR PARLER DANSE

Festivals, Films, Livres, Critiques...

TOUTE L'ACTUALITÉ

www.ballroom-revue.net

Voyage en Suisse

Une plongée au cœur de l'actualité chorégraphique suisse du mois de février a été l'occasion de nous rendre à l'évidence: nous ne dirons plus «la danse suisse», mais bien la danse «en Suisse», tant le pays rassemble d'influences, de personnalités, et joue son rôle de carrefour aux multiples visages! Où l'on découvre l'incroyable bouillonnement d'un secteur qui rend plus vives aujourd'hui les questions liées à la formation, au ballet, et à la danse contemporaine, qui commence aujourd'hui son œuvre de mémoire et d'histoire...

Par Nathalie Yokel

VU D'AILLEURS

Voyage en Suisse

Une plongée au cœur de l'actualité chorégraphique suisse du mois de février a été l'occasion de nous rendre à l'évidence : nous ne dirons plus « la danse suisse », mais bien la danse « en Suisse », tant le pays rassemble d'influences, de personnalités, et joue son rôle de carrefour aux multiples visages ! Où l'on découvre l'incroyable bouillonnement d'un secteur qui rend plus vives aujourd'hui les questions liées à la formation, au ballet, et à la danse contemporaine, qui commence aujourd'hui son œuvre de mémoire et d'histoire...

Par Nathalie Yokel



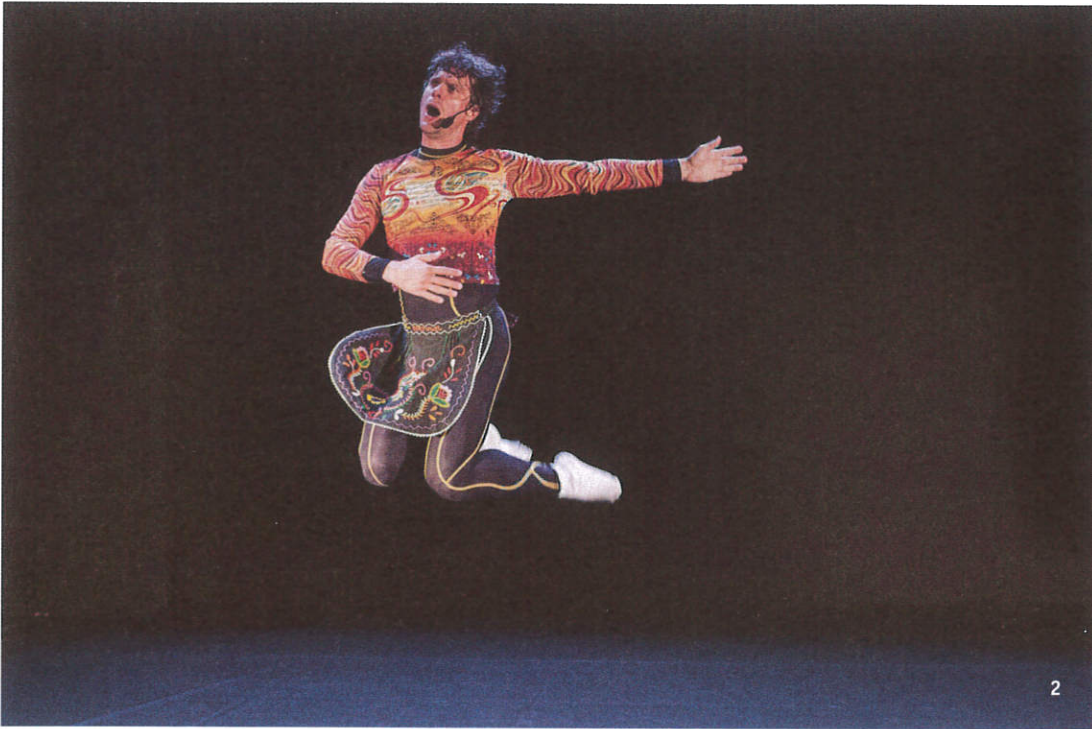
1

Le champ des découvertes semble en effet énorme pour qui Suisse rime encore avec Béjart Ballet Lausanne! Certes la Suisse jouit d'un certain nombre de compagnies de ballet, installées dans les grandes villes comme Lucerne, Zurich, Berne, Bâle... mais dont le rayonnement reste plutôt circonscrit à leur territoire d'implantation. Le Ballet du Grand Théâtre de Genève (voir notre article) se démarque en termes de diffusion et d'ouverture esthétique, accueillant en son sein des chorégraphes internationaux, mais attentif tant que faire se peut à la création helvète: c'est d'ailleurs Cindy Van Acker qui y a chorégraphié le spectacle d'ouverture des Journées de danse contemporaine suisse, et cela faisait un moment qu'un chorégraphe contemporain suisse n'avait pas répondu à ce type d'invitation. Pourtant, le secteur n'est pas en manque de créateurs! Lorsque Maurice Béjart s'installe à Lausanne en 1987, son arrivée provoque le tollé des acteurs du milieu de la création indépendante qui se sont battus pendant des années pour faire face à la pénurie de studios et de scènes. Car la danse contemporaine est bel et bien là, et apparaît comme une « scène alternative » qui compte bien jouer de tout son poids dans le

paysage chorégraphique suisse. Anne Davier, qui a enquêté pour remonter aux sources de l'émergence de la danse contemporaine en suisse, est l'invitée de notre dossier. Elle nous confie à quel point la danse jazz a été un passage fondateur pour la création d'une nouvelle danse dans son pays (voir notre entretien). Une des spécificités qu'elle relève dans son ouvrage se tient dans l'importance des lieux non dédiés, alternatifs, dont se sont emparés chorégraphes et danseurs: squats, friches, lieux autonomes... ont été les pépinières pour la formation d'une nouvelle esthétique, en dehors de l'institution, couplée à de nouveaux modes de production.

Des artistes en constante circulation

En France, beaucoup de chorégraphe suisses se retrouvent dans les programmations, sans pour autant, il faut bien l'avouer, que l'on y reconnaisse leur caractère suisse! Yasmine Hugonnet vient de terminer à Paris une belle série de son *Récital des postures* (voir la critique p. 94-95), et représente à elle seule le caractère hybride de tous ces parcours



et de toutes ces personnalités helvètes: née à Montreux, elle vit sa petite enfance au Mali, avant de revenir en Suisse étudier la danse classique. Puis, c'est Paris et New York pour se former, Taiwan ou la Slovénie pour faire ses premières armes en tant que chorégraphe, et enfin Lausanne, pour créer sa propre compagnie en 2010. Nous retrouverons bientôt au Centre National de la Danse l'inclassable Marco Berrettini, basé à Genève, né en Allemagne où il devient champion de danse disco, avant de se former à Londres et à Essen, chez Pina Bausch et Hanz Züllig! Autre grande personnalité genevoise: Foofwa d'Imobilité, qui est le fils de Beatriz Consuelo (voir notre encadré ci-contre). D'abord connu en France pour ses collaborations avec Thomas Lebrun, il s'est fait remarquer ensuite par son personnage décalé et ses pièces drolatiques, en total contrepoint de ce que l'on pouvait attendre de lui: lui le Prix de Lausanne, lui le danseur du Ballet de Stuttgart, lui l'interprète de Merce Cunningham... Quant à Perrine Valli, c'est entre la France et la Suisse qu'elle a construit son parcours. Formée à Lyon, Toulouse et Londres, interprète chez Cindy Van Acker, elle a pu jouir d'une résidence de quatre ans à Mains d'œuvres (Saint Ouen). Remarquée à travers des pièces comme *Je pense comme une fille enlève sa robe*, *Si dans cette chambre un ami attend...* ou *Une Femme au soleil* (prochainement à Annemasse avant de créer sa nouvelle pièce à l'ADC à Genève) elle a choisi tout récemment d'établir sa compagnie en Suisse. ►

Au Ballet Junior de Genève ou avec Pro Helvetia: Olivier Dubois à l'écoute des jeunes artistes en Suisse

Ce fut l'une des confidences d'Olivier Dubois, artiste associé à ce numéro de Ballroom: «*J'ai trouvé au Ballet Junior des danseurs d'un niveau exceptionnel, il y a une vraie différence avec la France. Ils font également un formidable travail d'insertion professionnelle*». Ce travail et cette qualité, on les doit à Beatriz Consuelo, qui a fondé l'École de Danse de Genève en 1975, et le Ballet Junior cinq ans après. On ne compte plus les artistes de renom passés par l'enseignement très ouvert de l'ex-étoile des Ballets du Marquis de Cuevas et du Ballet du Grand Théâtre de Genève. Vu de Suisse, le sentiment est le même, comme nous le confirme Anne Davier: «*Le Ballet Junior, c'est vraiment une histoire incroyable sur Genève. Il y a toute une génération de danseurs et chorégraphes issus des premières années du Ballet Junior, qui ont aujourd'hui une cinquantaine d'années et qui sont extraordinaires! Et c'est vrai que les danseurs du Ballet Junior sont d'un excellent niveau, ils travaillent vraiment très très bien*». Olivier Dubois a déjà confié la reprise d'*Elégie*, pièce créée pour le Ballet National de Marseille, au Ballet Junior. Il poursuivra la collaboration avec un travail sur sa dernière création, *Auguri*. Le chorégraphe a également été sollicité par Pro Helvetia dans le cadre d'un programme de soutien à la relève chorégraphique. Ainsi, Rudy Sbrizzi et Edouard Hue ont pu trouver en Olivier Dubois un véritable mentor, qui les a fait collaborer à ses propres projets et intervient en accompagnement sur les leurs: «*Le mentoring est une formule différente et qui fonctionne très bien, elle permet de garder des liens de compagnonnage avec les danseurs*», souligne Olivier Dubois... que l'on ne tardera donc certainement pas à retrouver en Suisse. N. Y.

1 TSCHÄGG DE LUCIE EIDENBENZ. PHOTO: NELLY RODRIGUEZ
 2 HISTOIRES CONDANSÉES DE FOOFWA D'IMOBILITÉ PRÉSENTÉ LORS DES JOURNÉES DE DANSE CONTEMPORAINE SUISSE. PHOTO: SIMON LETELLIER



A suivre:

IFEEL4, de Marco Berrettini, les 15 et 16 mars 2017 au Centre National de la Danse, Pantin.

Une Femme au soleil, de Perrine Valli, le 21 mars 2017 à Château Rouge, scène conventionnée d'Annemasse.

Lanx, de Cindy Van Acker, le 21 mars 2017 à la scène nationale d'Orléans.

Tschägg, de Lucie Eidenbenz, le 7 mars 2017 à Klap, maison pour la danse à Marseille, le 21 mars au Théâtre Paul Eluard de Choisy-le-Roi dans le cadre de la Biennale de la Danse du Val-de-Marne, le 23 mars à la scène nationale de Vandœuvre-lès-Nancy, puis au mois de mai lors de la Fête de la Danse en Suisse.

Festival Extra Ball, du 12 au 15 avril 2017 au Centre Culturel Suisse à Paris.

Festival International des Juniors Ballets, du 10 au 13 mai 2017, Bâtiment des forces motrices à Genève.

Des événements à suivre

► La Suisse, terre d'implantation et de connexions? Si Anne Davier perçoit l'accélération dont a fait preuve le secteur via sa propre mobilisation et l'écoute des politiques publiques, le mouvement s'est pourtant ralenti il y a quelques années. Reste que la Suisse fourmille d'endroits incontournables: Il y a l'Association pour la Danse Contemporaine qui fête ses trente années d'existence, pendant lesquelles elle a pu constituer un public, Le Théâtre de l'Usine, à Lausanne le Théâtre Sévelin 36, porté par le chorégraphe Philippe Saire, ainsi que l'Arsecnic, à Zurich la Tanzhaus, qui est la seule « maison de la danse » en Suisse. Côté événements, il ne faut pas louper les Journées de danse contemporaine suisse et le Prix de Lausanne (voir nos deux focus), le concours de Nyon, le Festival de la Bâtie, Chiasso Danza dans le canton du Tessin... Aussi, les questions de la formation du danseur et de la mise en réseau sont prises à bras-le-corps dans le pays. Le nouveau Festival International des Juniors Ballets compte faire désormais de Genève la plaque tournante des jeunes danseurs en insertion professionnelle. Trois jours de rencontres, de masterclass, de cours et de spectacles, dans une vision esthétique large de la danse, à prendre comme un nouvel espace d'échanges et d'opportunités. Comment, de France, toucher du

doigt les frémissements artistiques que nous renvoie la Suisse? Le Festival Les Urbaines de Lausanne débarque prochainement à Paris avec les nouveaux trublions de la scène performative du pays: on connaît déjà l'actrice Laetitia Dosch pour son travail en danse avec La Ribot ou Marco Berrettini, mais que nous dirons Daniel Hellmann, Renée van Trier, Samira Elagoz, Mathias Ringgenberg, ou Raphaël Defour sur la question du corps, du genre et de l'amour? Réponse au Festival Extra Ball du Centre Culturel Suisse à Paris, qui, outre cette carte blanche, n'oublie jamais la danse dans sa programmation. Autre belle surprise: Lucie Eidenbenz qui réinvente la tradition des Tschäggättä, pratiquée dans ses montagnes suisses, dans une pièce carnavalesque, mention spéciale du jury lors du Concours Reconnaissance en 2015. ♥

A ne pas manquer:

Du 8 au 26 mars 2017, le Théâtre Sévelin 36 à Lausanne célèbre son 20^e festival de danse contemporaine Les Printemps de Sévelin: le rendez-vous des artistes suisses et internationaux, parmi lesquels: Hillel Kogan, Pere Faura, Jasna L. Vinovrski, Robbie Syngé, Marco D'Agostin, Maud Le Pladec, Claire Dessimoz, Lorena Dozio, ou Jasmine Morand... Le tout dans le lieu dirigé par le chorégraphe Philippe Saire, qui lui a valu le tout premier « Prix spécial de Danse » de l'Office fédéral de la culture, pour sa contribution et son engagement envers la danse dans le domaine de la médiation, de la documentation, et de la politique culturelle.

Une histoire pour la danse contemporaine en Suisse

Anne Davier, journaliste et chargée de projets de développement à l'ADC (Association pour la Danse Contemporaine) en Suisse, s'est associée à l'historienne de la danse Annie Suquet, pour enquêter sur la danse contemporaine dans son pays. Leur livre met au jour une étonnante histoire et fait tomber les idées toutes faites ou les parallèles trop rapides avec la danse française. Rencontre avec la Genevoise. Propos recueillis par Nathalie Yokel

Pourquoi avoir choisi de dater cette histoire de la danse contemporaine en Suisse à partir des années 60 ?

On a voulu remonter aux sources des pionniers : voir à quel moment, en Suisse allemande comme en Suisse romande, des aspirants chorégraphes, des danseurs, des enseignants de danse classique... ont découvert une autre danse. Voir à quel point la danse jazz a été un sésame pour ouvrir ces artistes à d'autres voies créatrices a été l'une des découvertes de la recherche qui nous a menées à écrire ce livre. Elle a permis en quelque sorte à ces personnes de s'émanciper des codes du classique pour découvrir d'autres manières d'être, avec leur corps et dans la danse. Avec le jazz, les pionniers ont découvert ensuite d'autres approches à travers la comédie

musicale, la technique Graham, mais tous sont passés à un moment donné par le jazz ou le modern' jazz. Nous sommes donc remontées jusque-là car il nous semblait très intéressant d'entendre et de comprendre quels étaient les itinéraires de ces artistes qui ne trouvaient pas en Suisse ce jazz-là, qui sont allés le chercher ailleurs (bien souvent aux USA), sont revenus ici et ont finalement « ébouriffé » le classique pour se lancer petit à petit dans des approches qui cassaient la tradition. Nous sommes fin des années cinquante, début des années soixante. Alors, évidemment, la danse contemporaine n'était pas là en tant que telle dans les années soixante, mais c'est à partir de ce moment-là que la porte s'est ouverte.

Quel est le contexte à ce moment-là ?

La Suisse romande a une tradition de ballet qui date des années 1900, Giselle ayant pu être montré à Genève au début du siècle. En Suisse allemande c'est la danse d'expression, puisque, après la deuxième guerre mondiale, l'Ausdrücktanz y a trouvé refuge. Elle est restée profondément marquée par cette danse, et son engouement pour le ballet ne date que des années soixante. Mais il y avait beaucoup de gens méconnus, voire carrément oubliés, qui ont été essentiels, puisque ce sont finalement eux qui ont apporté quelque chose, qui ont ensuite proposé des cours, monté les premières compagnies... Gilles Jobin a dansé pour Philippe Saire, pour Fabienne Berger, côtoyé des gens comme Marie-Jane Otth... Ces gens-là ont été incubateurs ►

► de quelque chose, d'une approche, d'une identité contemporaine, qui a tellement servi ensuite aux successeurs ! Ceux-là n'ont pas poussé comme des tomates hors sol, ils ont trouvé le terreau adéquat pour pouvoir s'exprimer et rayonner, constituer une visibilité de la danse en Suisse. C'est dommage de toujours resservir l'histoire de la danse telle qu'on la connaît, de toujours parler d'Isadora Duncan, Martha Graham ou Merce Cunningham. Nous avons découvert qu'il y avait une histoire beaucoup plus complexe, avec des figures oubliées, mais qui ont fait un travail fondamental, original, marginal, essentiel. C'était important pour nous de raconter une histoire de la danse qui puisse faire découvrir des parcours, inattendus et propres à la Suisse.

Quelles seraient les personnalités ou les parcours incontournables à citer ?

Je parlerais, en Suisse romande, de Philippe Dahlmann, qui était le tout premier à aller chercher ces inspirations jazz et à avoir porté cela au sein de ses cours. Beaucoup de danseurs et de chorégraphes ont découvert cette approche-là qui a fait de lui un pionnier. Sans oublier, dans les années 60, Raoul Lanvin Colombo. En Suisse alémanique, il y a Annemarie Parekh, qui a amené la technique Graham, ou Wolfgang Brunner qui a été très important par son activisme : il a organisé le festival Tanznovember, invitant beaucoup de chorégraphes étrangers, et également énormément de pédagogues lors de ses académies d'été. Marianne Forster a fait partie de ces femmes qui tout d'un coup ont compris qu'on pouvait être danseur professionnel sans pour autant passer par un apprentissage classique, elle a vraiment posé de façon avant-gardiste une autre façon d'imaginer la formation. C'est une chose que l'on doit d'ailleurs revendiquer encore aujourd'hui. Thomas Hauert, qui dirige La Manufacture, une école formant de futurs danseurs et chorégraphes au niveau bachelor

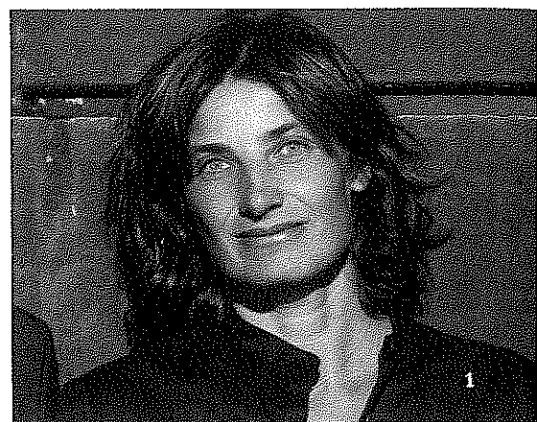
à Lausanne, tient le même discours aujourd'hui, et il est parfois controversé.

Après les années 60, à quel moment pourrait-on dire que la danse contemporaine est devenue, légitimement, un champ autonome dans la création artistique suisse ?

On dit qu'elle a en tout cas conquis sa visibilité dans les années 80, à travers un combat pour avoir des lieux de travail, de diffusion, de création, et des premiers soutiens publics. Cela a été une reconnaissance au niveau d'une politique culturelle qui considère la danse comme un domaine en soi, même si cela restait très maigre malgré tout, avec des soutiens toujours très inférieurs à la musique, au théâtre ou au cinéma. Mais je ne pense pas que cela soit propre à la Suisse ! C'est à ce moment que commence le travail des Associations, comme l'ADC à Genève, et toutes sortes d'autres associations fédérales, ainsi que des festivals qui se sont multipliés.

D'autres combats et des manifestes ont émergé dans les années 2000...

Au début des années 2000, il y a vraiment eu une réelle prise en compte de ce milieu, à la fois dans tous ses manques, mais aussi dans sa force incroyable. Deux instances fédérales, l'office fédéral de la culture et Pro Helvetia, se sont regroupées avec le milieu professionnel pour mener une grande réflexion. Cela a été une très belle démarche en termes de concertation et de culture commune et cela a abouti à ce que l'on a appelé le «Projet Danse», et qui mettait le danseur au centre, en suivant son parcours, de la formation jusqu'à la reconversion, en passant par la production, la diffusion, la création, la formation continue... etc. Aussi, étaient pointées du doigt les questions de patrimoine, d'archivage, de lieux, avec toujours ce besoin de scènes pour la danse. Ce Projet Danse s'est ensuite tourné du côté des villes et des cantons, pour impliquer les conseillers culturels rattachés à la danse.



Certaines structures ont ainsi été mises en place, comme Reso qui a un champ de compétences national et qui propose différentes choses comme par exemple la Fête de la Danse, les Journées de la danse contemporaine suisse, des networks de programmeurs, du soutien pour des compagnies... Cela a aussi donné un coup d'accélérateur pour la mise en place de formations, ou des conventions conjointes tripartites canton/ville/confédération pour soutenir sur trois ans renouvelables des projets de compagnies. Il y a eu tout un débat autour du salaire minimum du danseur. Après ce développement, et les répercussions très concrètes du Projet Danse sur le terrain, les choses se sont un peu stoppées en 2010, et l'on se retrouve aujourd'hui dans une situation de saturation, avec ces écoles, tous ces danseurs qui vont en sortir, sans doute toutes ces nouvelles compagnies qui vont se créer, et pas mal d'artistes qui se sont finalement implantés.

On remarque que beaucoup d'artistes étrangers se sont installés en Suisse, comme l'Espagnole La Ribot...

La Suisse est devenue un carrefour. On parle aujourd'hui clairement de «la danse en Suisse», et pas de «la danse suisse». Il y a beaucoup de métissage, avec des gens qui viennent de partout ou qui sont passés par des compagnies suisses et qui sont restés, comme par exemple



2

graines, les fleurs sont sorties, mais maintenant il faut entretenir tout ce jardin avec ce terreau. Sinon, ce serait vraiment dommage que cela s'éteigne faute d'engagement public.

Sur le territoire de la Suisse, peut-on dire – comme en France de Lyon ou de Montpellier – qu'il y a des villes qui dansent ?

Oui, Genève, Zurich, Bâle, Berne, Lausanne... Reso, cette association qui fait office de centre conséquent pour le développement de la danse, travaille énormément sur les régions, et sur l'idée de disséminer la danse sur tout le territoire. Elle œuvre à faire en sorte que la danse aille jusque dans le Jura, jusque dans les cantons du centre de la Suisse, dans les endroits où il n'y en a pas ou vraiment tellement peu. Cette question de la sensibilisation et de l'accès à la danse pour le plus grand nombre est une des préoccupations de Reso.

Cela veut-il dire qu'il y a des actions faites en termes d'éducation artistique et culturelle, qui est un grand sujet en France ?

Cela commence seulement à être un sujet chez nous, et nous sommes beaucoup moins avancés. Il y a plutôt des réseaux, des cantons ou des villes dans certaines régions qui se mettent ensemble pour organiser des festivals de danse, des cours, des workshops... Mais il y a aussi cette réflexion sur la danse à l'école qui en est à ses balbutiements. Il reste encore beaucoup de travail. 🍷

Pour aller plus loin :

La danse contemporaine en Suisse. 1960 – 2010. Les débuts d'une histoire, d'Anne Davier et Annie Suquet, photographies de Steeve Iuncker, Éditions Zoé, 2016, 27,90 €.

des danseurs issus du Ballet du Grand Théâtre de Genève. Simone Aughtterlony a été danseuse chez Meg Stuart quand elle était en résidence à la Schauspielhaus de Zurich, et elle a trouvé les bonnes conditions pour rester. Guilherme Botehlo aussi. Il y a également les franco-suissees comme Perinne Valli. On a planté des

FORMATION SUPÉRIEURE & JEUNE BALLET

AUDITIONS 2017-2018
PARIS SALON DE LA DANSE, 11 MARS
GENÈVE 21 MAI & 18 JUIN
 FORMATION@DANCEAREA.CH

1^{er} FESTIVAL INTERNATIONAL JEUNES BALLETS GENÈVE

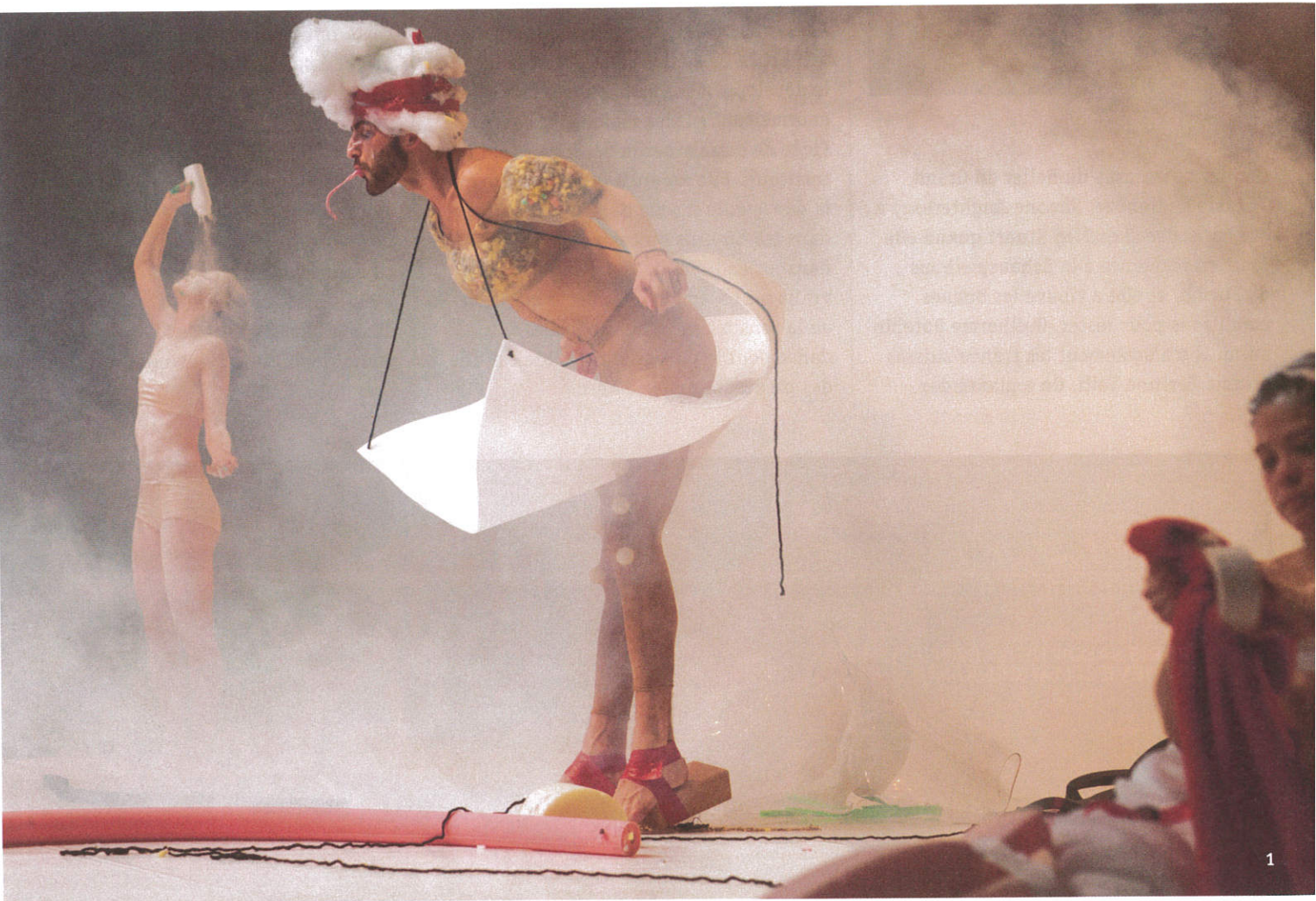
SPECTACLES MASTERCLASSES RENCONTRES
 11 - 13 MAI 2017
 INFO@DANCEAREA.CH

DANCE AREA . CH
 COULOUVRENIÈRE 19 1204 GENÈVE/SUISSE + 41 22 329 29 92

DANCE AREA
 G E N È V E

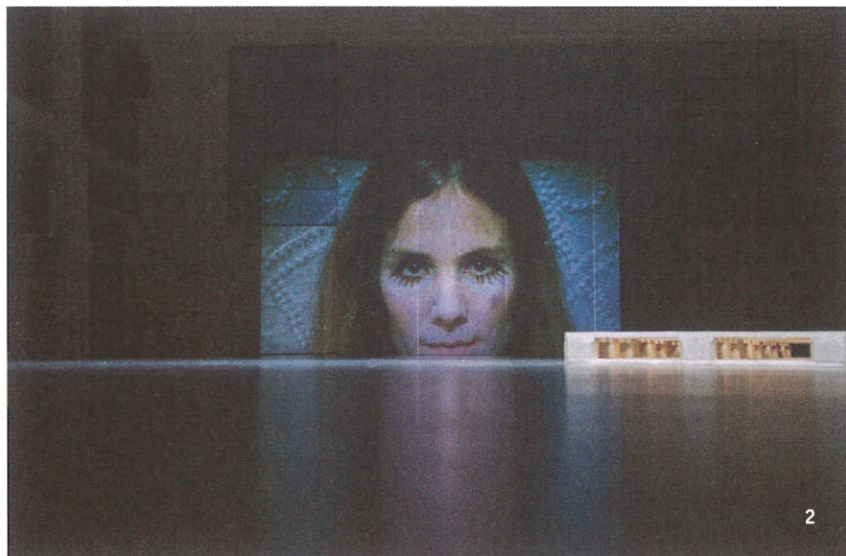
GRAPHISME: IANSTUDIO.COM PHOTO: GREGORYBARBON.COM

Les folles journées de Genève



1

*Organisées dans douze lieux à Genève début février, les Journées de danse contemporaine suisse ont témoigné d'une situation assez disparate. Retour sur un événement majeur pour la création en Suisse.
Par Maïa Bouteillet*



La danse contemporaine suisse existe-t-elle? Si elle ne peut se résumer à une identité – d’autant que les différences culturelles sont assez marquées d’un canton à l’autre – cette scène d’émergence récente se caractérise plutôt par sa diversité. L’absence de formation du danseur (hormis pour la danse classique) a poussé les interprètes hors des frontières, quand, dans le même temps, les chorégraphes suisses ont fait appel à des danseurs de l’extérieur pour combler le manque d’interprètes locaux. Parmi ces danseurs venus de l’étranger, certains sont restés et ont développé leurs projets. Aussi certains chorégraphes, tels la Britannique Ruth Childs, les Hongrois Jozsef Trefeli et Gabor Varga ou l’Espagnole La Ribot, se trouvent-ils estampillés «suisse» à l’occasion de la biennale. Une toute nouvelle filière danse dirigée par Thomas Hauert a vu le jour à Lausanne en 2013, dont les premiers diplômés ont pu montrer un travail de recherche en marge de ces Journées.

Le reflet d’un contexte spécifique

Événement couru par les programmeurs, ces Journées de Genève, qui présentaient une vingtaine de spectacles (sur les 140 et quelques productions vues par le jury de sélection) constituent l’événement phare d’une situation assez disparate. Soutenue depuis peu, la danse contemporaine souffre en Suisse d’un vrai manque de lieux où travailler et se produire. Il n’existe, tous cantons réunis, que trois lieux dédiés à la danse dont l’ADC à Genève dirigé par Claude Ratzé qui a longtemps milité pour une Maison de la danse, avant que le projet ne soit définitivement enterré par référendum populaire. «On ne peut plus tout à fait dire que la danse est le parent pauvre de la culture en Suisse», affirme Claude Ratzé, l’une des principales chevilles ouvrières de ces Swiss dance days. Pour autant, aucun artiste du Tessin (Suisse italienne) ne figure au programme. Si Gilles Jobin, Foofwa d’Immobilité, Thomas Hauert et

Cindy Van Acker – les piliers de la danse helvète – étaient bien à l’affiche, la priorité était donnée à l’émergence avec Lea Moro, Anne Delahaye, Lucie Tuma ou encore Adina Secretan.

Coups de cœur

On se souviendra de la jeune chorégraphe Tabea Martin, reconnue en région alémanique mais peu diffusée en Europe, qui signe avec *Pink for girls and blue for boys*, une pièce jeune public (à partir de 8 ans) joyeuse et tout à fait décomplexée sur la question du genre et de l’homosexualité. Portée par quatre interprètes engagés de tout leur corps, cette œuvre militante et tapageuse, qui alterne de beaux moments de danse avec des séquences d’adresse directe au public limite agitprop’, invite les enfants à se rebeller contre les stéréotypes quitte à retourner la situation cul par dessus tête et le plateau avec. Tout cela avec une audace gestuelle jamais vue en France – la verra-t-on un jour? – et qui fait d’ailleurs grincer quelques dents helvètes.

Il faut signaler aussi la Zurichoise Nicole Seiler, formée notamment chez Béjart et qu’on a pu voir chez Massimo Furlan, dont le travail allie vidéo et danse. Ici, avec *The Wanderers peace*, elle rend un bel hommage à Béatrice Cordua, qui fit scandale en 1972 en apparaissant nue dans *Le Sacre du printemps* chorégraphiée par John Neumeier, et, qui pleine de malice, à 76 ans, raconte sa vie de danseuse, ses rencontres et le grand âge qui vient, comme l’ont fait Cédric Andrieux et Véronique Doisneau chez Jérôme Bel, avec le recul historique en plus. ■

Retour sur les Journées de danse contemporaine suisse

Danse augmentée

La dernière création de Gilles Jobin place la danse au cœur d'une nouvelle expérience artistique.

Des danseurs qui, embusqués tels des félins, sortent du cadre comme s'ils s'apprêtaient à bondir sur les spectateurs? Telle est la drôle d'impression qui s'offre à nous à travers *Womb*, facétieuse incursion dans l'univers de la 3D signée Gilles Jobin, que l'on découvre dans une salle de ciné, lunettes spéciales sur le nez. Jamais où on l'attend, Gilles Jobin, qui a vu plus de 20 ans d'activités couronnées par le Grand prix suisse de la danse en 2015, est sans aucun doute le chorégraphe helvète le plus emblématique. Invité dès 1999 par le Théâtre de la Ville à Paris, c'est incontestablement celui qui tourne le plus à l'étranger.

Fils de peintre, influencé par la veine performative des arts visuels, le chorégraphe, qui a fait partie du mouvement des squats artistiques au début des années 90, entre Madrid, Londres et surtout à Genève, a activement œuvré à l'émergence de la scène contemporaine dans son pays et à sa reconnaissance par les autorités.

Gilles Jobin, qui est parfois allé chercher son inspiration du côté des sciences pour explorer le corps, s'appuie ici sur les nouvelles technologies pour nous donner à voir un corps organique où l'on retrouve sa prédilection pour le sol et des mouvements très ancrés. L'utilisation qu'il fait de la 3D dans *Womb* produit des questionnements tout à fait intéressants. Il s'est associé le concours de la plasticienne Sylvie Fleury qui signe un décor pour le moins psychédélique, ainsi que celui du styliste belge tout aussi inspiré Jean-Paul Lespagnard et de Franz Treichler pour la musique. Gilles Jobin qui est l'un des protagonistes du film, avec deux autres danseurs familiers de sa compagnie, nous embarque dans une expérience de l'espace et du volume des corps tout à fait inédite, et même assez planante. Où le déroulé de la vie s'apparente à une sorte de long travelling claustrophobe. *M. B.*

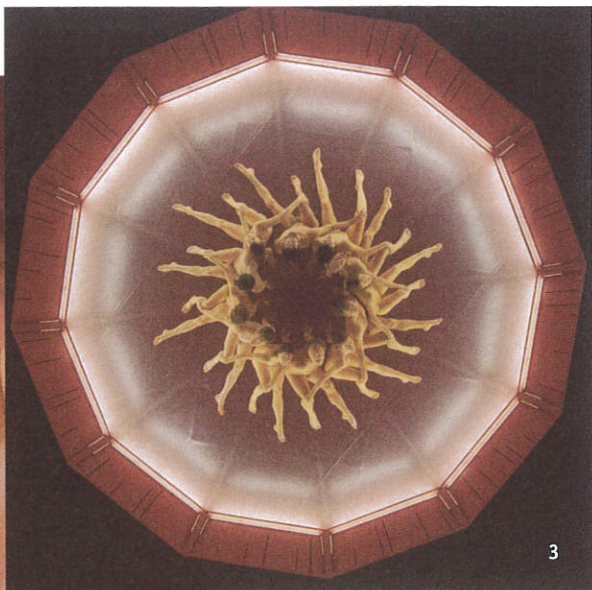
Découvrez la première française de *Força Forte*, de Gilles Jobin, les 22 et 23 mars 2017 au Centre Culturel Suisse à Paris.



Mire

La jeune chorégraphe zurichoise Jasmine Morand est l'une des belles découvertes de ces Swiss dance days.

Fascinante *Mire* que celle de Jasmine Morand. Un spectacle à découvrir soit allongé au sol – le spectateur regarde la pièce à travers un miroir qui reflète les actions des danseurs – soit debout – il peut scruter la pièce à travers les fentes de la scénographie et la perçoit alors d'un tout autre point de vue. La chorégraphe s'est inspirée du principe du thaumatrope (jeux d'optique du pré-cinéma) qu'elle inverse pour créer une surprenante installation à la fois visuelle et chorégraphique. Ce n'est pas la boîte ici qui tourne pour donner l'illusion du mouvement des images situées à l'intérieur, mais les douze danseurs nus dont



3

2

les lents déplacements, réglés avec une précision toute horlogère, créent un kaléidoscope vivant d'une grande beauté formelle.

Soumis aux fines variations d'un éclairage subtil, les corps dévêtus passent constamment de l'abstrait à la chair et inversement, interrogeant notre regard et notre rapport au corps. Figures asexuées prises dans une même ronde mécanique, ils sont l'instant d'après des hommes et des femmes de chair dont on peut observer les contours singuliers quand ils ne sont pas enlacés dans des postures de couples parfaitement symétriques. On pourrait aussi, dans une lecture plus sociale, y voir les pauvres reflets d'une humanité enchaînée.

Riche en questionnements, ce changement permanent de focale est encore plus opérant quand on passe d'une position à l'autre: de loin, c'est une ronde céleste qui s'offre à notre regard tels des anges ornant une voûte; de près, ce sont des détails de carnation, de membres, de poils, de sudation... bref, de corps bien vivants que nous découvrons, cette fois presque en voyeurs. Impliqué dans une expérience tangible du regard, le spectateur plonge aussi lorsqu'il est allongé dans une détente agréable.

Installée à Vevey, située de l'autre côté du Léman par rapport à Genève, où elle anime un lieu avec sa compagnie, le Dansomètre, la danseuse et chorégraphe zurichoise Jasmine Morand a fait grande impression aux *Swiss dance days* où elle était programmée pour la première fois. M. B.



4

La Ribot, toujours distinguée

L'inclassable performeuse suisse-espagnole La Ribot présentait à Genève un nouveau volet de ses actions distinguées.

Membre du jury de ces 10^e *Swiss dance days*, et donc très présente sur la manifestation, La Ribot y présentait *Another Distinguée*, dans la suite de ses *Pièces distinguées*, projet singulier qu'elle poursuit depuis plus de vingt ans. Née à Madrid, La Ribot, dont les *Piezas*, à la lisière de la danse et des arts plastiques, suscitèrent un véritable engouement à la création, vit et travaille en Suisse depuis 2004, après un détour par Londres.

Il faut pénétrer dans un espace noir d'encre pour découvrir cette nouvelle série de fragments. Là encore, pas de frontière scène salle, le spectateur se déplace librement dans le studio où trône une masse recouverte de plastique noir, présence mystérieuse dont on ne cesse d'attendre qu'elle se dévoile et qui scinde de fait l'espace en deux, laissant comme des couloirs de circulation sur le côté où les interprètes devront se frayer un chemin entre les spectateurs, le mur du studio et le monolithe. Ce rapport de plain-pied avec le public est caractéristique de la démarche proche de la performance de La Ribot qui se produit autant dans des galeries que dans des salles de spectacle.

Mystérieux aussi ces êtres entièrement recouverts de bas nylon et qui s'affrontent au début à coup de ciseaux. La découpe est le mot d'ordre de ce nouvel opus qui convie trois interprètes là où les *Pièces distinguées* prenaient habituellement la forme du solo: Juan Lorient, que l'on a connu chez le metteur en scène et auteur hispano-argentin Rodrigo Garcia, et le danseur Thami Manekehl. Il flotte comme un parfum de fantasmes et de danger, quelque chose de sexuel et de très enfantin, dans ce qui pourrait ressembler par moment à une soirée techno. Le corps assujéti est là encore au centre de cette pièce qui joue sur la répétition de scènes brèves et intrigantes. Affectionnant les accessoires et les objets, La Ribot a l'art de soulever des questions sans jamais s'installer dans des postures confortables, même quand elle git au sol. M. B.

Another Distinguée, de La Ribot, du 5 au 9 avril 2017 au Centre Pompidou à Paris.

Inaudible

Thomas Hauert, qui fête les vingt ans de sa compagnie Zoo, signe avec *Inaudible* une pièce emblématique et pleine de joie.

Thomas Hauert est assurément le plus belge des chorégraphes suisses. Installé à Bruxelles de longue date, après un parcours avec, notamment, Anne Teresa de Keersmaecker et Pierre Droulers, il fait souvent la navette pour Lausanne où il assure la direction de la nouvelle filière danse contemporaine créée à la Manufacture en 2013.

Adeptes de la recherche en improvisation, Thomas Hauert travaille dans la durée, avec les mêmes interprètes (les plus récents dans la compagnie sont là depuis dix ans) qu'il considère comme de véritables partenaires dans l'écriture de ses pièces. D'où cette écoute, cette complicité et cette joie de danser ensemble qui émanent d'*Inaudible*.

Avec cette pièce ébouriffée pour six danseurs, le chorégraphe propose d'entrer dans la musique par le corps des interprètes, dont les mouvements dans l'espace seraient comme les notes sur une portée, rendant ainsi audible ce que d'ordinaire nous n'entendons pas. Les danseurs ne suivent pas la musique mais sont comme agis par elle, voire même désarticulés par elle, quand ils ne l'anticipent pas.

Et pour corser l'affaire, Thomas Hauert s'est fait un malin plaisir de superposer deux partitions, le *Concerto en fa* de Gershwin et le *Ludus morte regis* du compositeur Mauro Lanza, en un surprenant mélange sur lequel les danseurs improvisent à partir d'un canevas serré, tantôt en solistes (magnifiques échappées d'Albert Quesada), tantôt lors de scènes de groupe où chacun tente d'exister, face aux autres et avec les autres, dans un remarquable exercice d'écoute. On retrouve son goût pour les enchevêtrements humains baroques, le rapport sensible à la musique qui sous-tend chacune de ses pièces et la tension toujours perceptible entre contraintes et liberté. Présentée l'an passé à June Events, *Inaudible* revient au printemps à Paris. *M. B.*

Inaudible, de Thomas Hauert, les 17 et 18 mai 2017 au Centre Pompidou, et le 30 mai aux Rencontres chorégraphiques Internationales de Seine-Saint-Denis.

(Sweet) (bitter), solo de Thomas Hauert, est présenté le 24 mai 2017 au Centre culturel suisse à Paris.



1

Ruth Childs, une histoire de patrimoine

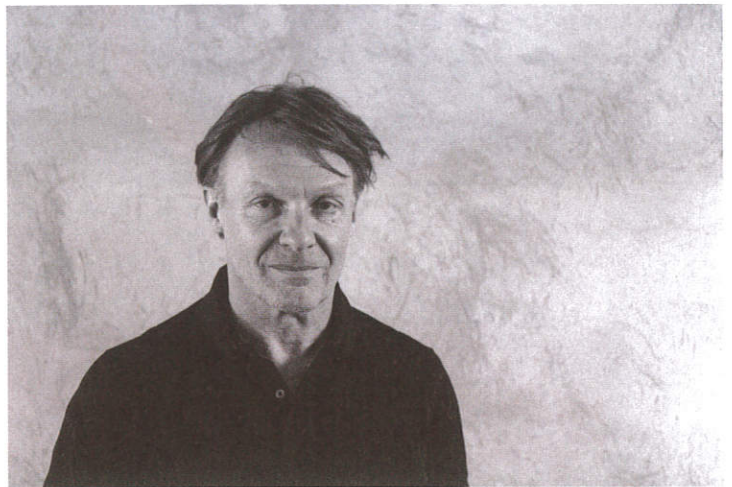
A Genève, la danseuse Ruth Childs présentait trois soli transmis par sa tante, la chorégraphe américaine Lucinda Childs.

Comment se faire une place sur la scène contemporaine quand on porte le patronyme d'une figure emblématique de la danse post-moderne américaine? Pétillante jeune nièce de Lucinda Childs, Ruth Childs en fait un peu les frais à travers le programme *Pastime, Carnation, Museum piece*. Installée en Suisse où on l'a vue comme interprète chez Cindy Van Acker et Gilles Jobin notamment, et où elle a fondé le duo Scarlett's fall avec Stéphane Vecchione, elle recrée cette fois trois courts soli transmis en 2014 par sa tante elle-même. L'icône ne signe pas seulement la chorégraphie, elle est également présente sur le plateau à travers deux films d'archives des années 1960, dont l'un ouvre le spectacle. On y retrouve le travail d'épure, l'expérience du rythme et de l'espace qui font toute la beauté de sa danse hypnotique, particulièrement dans le solo *Katema* où on la voit danser de près, et il faut avouer que ce saut dans le temps suscite un vif intérêt chez le spectateur.



Or le ratio vidéo/danse s'avère ici problématique. A chaque fois, quand la lumière se rallume, ce qui se déroule sur le plateau paraît bien maigre par comparaison. Et ce n'est pas la qualité de l'interprétation qui est en cause, il faut même avouer qu'elle a une jolie présence sur le plateau, Ruth Childs, avec son petit sourire en coin et ses grands yeux malicieux, notamment quand elle refait le *Cirque* de Seurat, dans *Museum piece*, une peinture dans laquelle la chorégraphe américaine se proposait d'entrer par l'abstraction de la couleur... Et c'est intéressant de découvrir ces soli, notamment *Carnation* où elle se pare des objets domestiques (sac poubelle, passoire, éponges) les plus triviaux. Ce n'est pas qu'ils soient dépassés – certes depuis les années 60 il s'est passé tant de choses en danse qu'ils ont tout de même perdu de leur force novatrice. Mais c'est l'association avec les films qui est à revoir. Comme on espère revoir Ruth Childs dans une de ses propres créations. *M. B.*

Pastime, Carnation & Museum piece, par Ruth Childs, le 16 juin 2017 au Petit Faucheu dans le cadre du festival Tours d'Horizons/CCN Tours.



Et aussi: Des nouvelles de Philippe Saire, d'arts et d'ailleurs...

Le chorégraphe se plaît (et nous ravit) à créer depuis plus de 30 ans des œuvres décalées, empreintes d'une poésie qui flirte avec le théâtre, le cinéma, et surtout les arts visuels. Implantée à Lausanne, son activité promet cette saison d'être foisonnante.

D'abord, rappelons-le, Philippe Saire a, depuis la création de sa compagnie en 1986, l'art des titres qui claquent: que ce soit avec *Black Out*, *Vie et Mœurs du Caméléon Nocturne*, *Est-ce que je peux me permettre d'attirer votre attention sur la brièveté de la vie?*, ou tout récemment, en 2016, *CUT*, les noms des pièces de la compagnie annoncent la couleur. Celle-ci est un kaléidoscope réjouissant d'allers et venues, pour le public, entre deux narrations (comme avec *CUT*, où deux facettes d'une même histoire – celle du départ de la famille de l'artiste d'Algérie – sont présentées successivement), deux mondes, celui de *ma* chair et celui de *l'autre* (par exemple avec *Vacuum* et *NEONS*), où le spectateur est convoqué à être actif. Soit il se déplace physiquement, comme avec *CUT*, soit c'est son imaginaire et sa perception sensorielle qui sont sollicités. Le tissu des créations de Philippe Saire est fait de nostalgie et de sensualité, et comporte toujours une dimension poétique abstraite. Le lyrisme opère souvent par de savants (quoique simples) jeux de techniques visuelles. La gestuelle est cependant toujours à l'honneur, faite d'enveloppements fluides et rythmés par une grâce quasiment enfantine. Et en 2017? Si, l'an dernier, la compagnie présentait le travail du chorégraphe à travers une cinquantaine de dates de tournées, cette saison, elle donnera plus de 60 représentations, que ce soit en Suisse, en Allemagne, en Afrique du Sud ou en Europe de l'Est. Actuellement, Philippe Saire travaille à une création jeune public, en co-production avec le Petit Théâtre, et compte poursuivre sa présentation d'œuvres filmiques dans divers festivals. On a déjà hâte de suivre ce périple. *B. A.*

➔ www.philippesaire.ch

Le Ballet du Grand Théâtre de Genève

Bâle, Berne, Zürich, Lausanne, Genève... Leur point commun ? Etre une ville suisse dotée d'une conséquente compagnie de ballet. Ce qui en dit long sur l'importance de l'offre chorégraphique chez nos voisins helvétiques... Portrait du Ballet du Grand Théâtre de Genève, à retrouver en tournée en France d'avril à juillet.
Par Ariane Dollfus

Curieusement, Genève a pris son temps pour créer sa propre compagnie de Ballet. Il lui faut attendre 1962 pour obtenir la formation d'un Ballet indépendant abrité par le Grand Théâtre de Genève qui vient alors de rouvrir après un incendie. Géographiquement tournée vers la France, Genève accueillait jusque-là les danseurs de l'Opéra de Paris en tournée, avant de s'enhardir et d'engager Janine Charrat pour inaugurer la nouvelle compagnie, suivi par Serge Golovine. Jusqu'à ce que Balanchine lui-même soit approché par le directeur du Grand Théâtre d'alors. Le maître de New York co-dirigera la compagnie en 1969, confiant surtout les clefs de ses œuvres et de la troupe à Alfonso Cata puis Patricia Neary. Puis c'est un nouveau tournant avec l'arrivée en 1980 de Hugues Gall à la tête du Grand Théâtre, qui tente le coup d'un directeur-chorégraphe permanent et beaucoup plus contemporain, l'Argentin Oscar Araiz. Sa danse souple et généreuse s'éloigne du vocabulaire classique sans la bannir, l'accompagnant aussi d'un vrai travail théâtral. En huit ans, il crée plus de vingt ballets, marquant ainsi son temps à Genève.

Un ballet tourné vers l'innovation

Pratiquant décidément des virages artistiques réguliers, Genève revient ensuite, avec Gradimir Pankov en 1988, puis avec le duo François Passard et Giorgio Mancini, à une ligne plurielle en accueillant

tout autant du répertoire de Balanchine et Forsythe que Mats Ek, Kylian, Cullberg et le jeune Ohad Naharin, Twyla Tharp (qui fait alors ses débuts en Suisse) voire Amanda Miller... Un cocktail aujourd'hui passé dans les mœurs de toutes les compagnies du monde, mais assez novateur pour l'époque. L'innovation va alors devenir une ligne de conduite exclusive avec l'arrivée en 2003 du Français Philippe Cohen, aujourd'hui encore à la tête de la compagnie. L'ex-danseur de Dominique Bagouet, directeur des études au Centre National de Danse Contemporaine à Angers, au Jeune Ballet de France et au Conservatoire de Lyon, n'est pas chorégraphe, mais a le goût de la nouveauté et des carrières naissantes. Aussi, son choix est fait : il privilégiera la création et le plus de nouveaux chorégraphes possibles, « afin de leur donner les moyens – si rares – de créer pour dix ou vingt danseurs ». Mais attention, les modalités sont claires : « C'est généralement moi qui passe commande et initie un projet avec un chorégraphe » explique Philippe Cohen. « Le public genevois a le sens de la musique, il faut donc lui offrir aussi une partition de qualité ». On danse donc avec Fauré, Wagner, Haendel, Prokofiev, Scarlatti..., ou Bach, comme le fera le suédois Pontus Lidberg en mars prochain. « L'Orchestre de la Suisse romande a des obligations vis à vis du Grand Théâtre. Je suis donc assuré d'avoir des musiciens pour au moins l'un de nos deux programmes nouveaux annuels ». ►



La méthode Cohen

► S'il n'est pas chorégraphe, Philippe Cohen n'en est pas moins directeur et en ce sens, il reconnaît « être très intrusif sur les créations. Je préviens toujours les chorégraphes de cela, en amont ». A Joëlle Bouvier, il a fait remanier son projet. Quant à Benjamin Millepied, il l'a « enfermé dans un studio jusqu'à temps qu'il finisse son ballet ». Les chorégraphes au répertoire ? « Le monde entier danse le trio Kylian-Forsythe-Ek. Je voulais donc trouver d'autres créateurs encore peu connus à l'époque, comme Cherkaoui, Shechter, McGregor et plus récemment Ken Ossola, Andonis Foniadakis ou Jeroen Verbruggen qui a créé son premier grand ballet (une relecture décoiffante de Casse-Noisette) pour Genève ». Depuis peu, Philippe Cohen, qui doit aussi programmer en fonction des tournées (la troupe ne joue qu'une douzaine de soirs à Genève), choisit aussi des chorégraphes bien établis mais moins actifs, qu'il remet en lumière, telle Reinhild Hoffmann, la chorégraphe allemande qui donnera la saison prochaine sa *Callas*, Joëlle Bouvier, à qui il a commandé un *Tristan et Isolde* de Wagner, après le succès de son *Roméo et Juliette* (version Prokofiev). Ou encore, Claude Brumachon, qui a créé l'an dernier sur le *Carmina Burana* de Carl Orff. « Je m'étais pourtant juré, en arrivant à Genève, de ne pas travailler avec des chorégraphes français, tellement ligotés par la culture d'Etat ». Avec le temps, il n'est pas interdit de changer d'avis... ■



A voir :

Une autre passion, de Pontus Lidberg : création du 28 mars au 6 avril 2017 à l'Opéra des Nations, Genève.

Tristan et Isolde « Salve pour moi le monde ! » de Joëlle Bouvier : du 8 au 13 avril 2017 à la Maison de la Danse de Lyon, les 12 et 13 mai au Manège de Reims, le 16 mai à l'Espace Jean Legendre de Compiègne, les 18 et 19 mai à la scène nationale d'Orléans, le 20 juin à l'Opéra de Saint-Etienne.

Ba\rock, de Jeroen Verbruggen : le 22 juillet 2017 à Vaison-la-Romaine.